

On les appelle «nouveaux pauvres». Comme Henri, un chômeur genevois qui vit dans la rue. L'Illustré l'a suivi durant vingt-quatre heures.



**Vivre à Genève avec
10 francs par jour.**

Moi, Henri D., chômeur sans domicile

5 heures du matin

L'heure de se lever. Un locataire pourrait arriver...

PAR PAT BAUMANN
ET CLAUDE GLUNTZ (PHOTOS)

IL EST CINQ HEURES, Genève s'éveille. Et tandis que la plupart de ses habitants sont encore au chaud sous la couette, Henri Delay, 49 ans, quitte péniblement son abri de fortune: un petit recoin chauffé au rez d'un immeuble près de la gare; c'est là, entre le mur et la porte des poubelles, qu'Henri case son 1 m 83 toutes les nuits depuis deux mois. Parce que les bancs publics en automne, n'en déplaise à Brassens, ce n'est bon ni pour la santé des amoureux ni pour celle des sans-abri. Comme Henri.

Oh, la concierge est sympathique. Elle a bien failli marcher sur lui un matin en descendant son sac poubelle, mais contrairement à d'autres cerbères locatifs plus hargneux, elle l'a autorisé à rester. En cachette. Simplement,

à cinq heures pile, Henri quitte son pied-à-terre lugubre et improvisé pour ne pas effrayer un locataire matinal. Ou un client du bronzarium, la porte à côté.

Mesdames et Messieurs, Henri Delay tient à le dire haut et fort, il n'est pas un clochard. Pas un cliché en tout cas, avec litron de rouge sous le bras et sous les ponts par romantisme ou parce qu'il appartiendrait à la classe des paumés qui n'arrivent jamais à s'en sortir.

Il y a tout juste 18 mois, Henri était comme vous et moi, enfin un type dans la bonne moyenne. Un carrossier expérimenté, «avec CFC, sur le marché depuis trente ans», tient-il à préciser en pliant la pochette de papier qui lui sert d'oreiller. «Mon téléphone sonnait tout le temps, on voulait mon avis, j'avais pas mon pareil pour vous retoucher une peinture sans qu'on s'aperçoive de rien!»

Henri habitait Pessy, dans la

banlieue genevoise, un joli petit attique de trois pièces avec vue sur les vignes. Pas de femme, d'enfants ni même de famille, mais une existence et un salaire confortables. «Tout baignait», comme disent les jeunes. Certes, les affaires dans le domaine automobile ne marchaient peut-être plus aussi bien, mais enfin, qui pouvait imaginer (en tout cas pas lui), qu'après avoir donné son congé en mars 1991, à cause d'une mésentente, Henri ne retrouverait jamais d'emploi?

C'est ce qui s'est passé. Ensuite, durant des mois, la galère pour trouver un nouveau boulot. A peu près dix téléphones par jour dont vous avez ici un condensé:

— Allô, je cherche une place de carrossier. J'ai un CFC et trente ans d'expérience. Je suis très bon en peinture.

— Quel âge avez-vous?

— 48 ans.

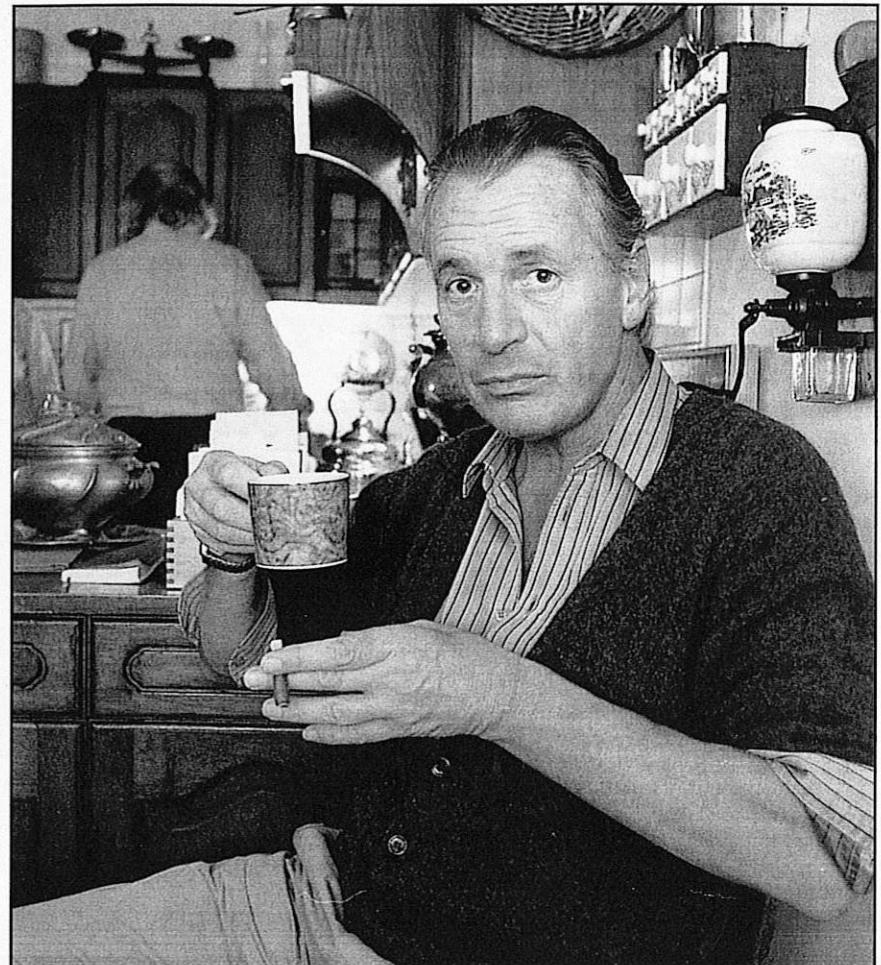
— (Silence ou rire gêné) Mon bon

Monsieur, vous plaisantez, qu'est-ce que je peux faire avec un gars de votre âge!

«Et voilà, dit Henri en soupirant. Aujourd'hui je ne téléphone même plus parce que je n'ose plus dire que je suis né en 1943! Faut s'y faire, les gens comme moi coûtent trop cher!»

Très vite, les malheurs s'enchaînent. Ce qui est assez évident quand on cesse de payer ses impôts, ses assurances et même son loyer. Et comme il n'avait qu'un bail oral, son logeur en a profité pour mettre ses meubles au greve et lui à la porte, illico presto! Henri Delay a rejoint le maquis des sans-abri. Il a passé la première nuit dans les vignes.

«Sacré mal de reins, maugré-t-il en quittant l'immeuble. On a beau être vacciné, en vivant dans la rue, on chope encore des cochonneries. Demain, je peux crever sur le trottoir, l'Etat me ramassera comme une poubelle!»



Henri Delay, 49 ans. Sans travail depuis 18 mois!

Henri n'a plus de travail mais un emploi du temps rigoureux. Pour ne pas chavirer complètement, il faut des repères à mettre dans sa vie, même si c'est la vie d'un nouveau pauvre.

D'ailleurs, en le voyant, qui pourrait imaginer la misère morale et matérielle de ce grand gaillard aux yeux rieurs et aux ongles soignés, qui porte un pantalon et des souliers offerts par une bonne âme? Il a sorti un petit rasoir plastique de sa poche. «Vous venez? Je me rase au Buffet de la Gare, avant d'aller chercher des vêtements dans mon armoire Louis XIV et passer à ma banque.»(!)

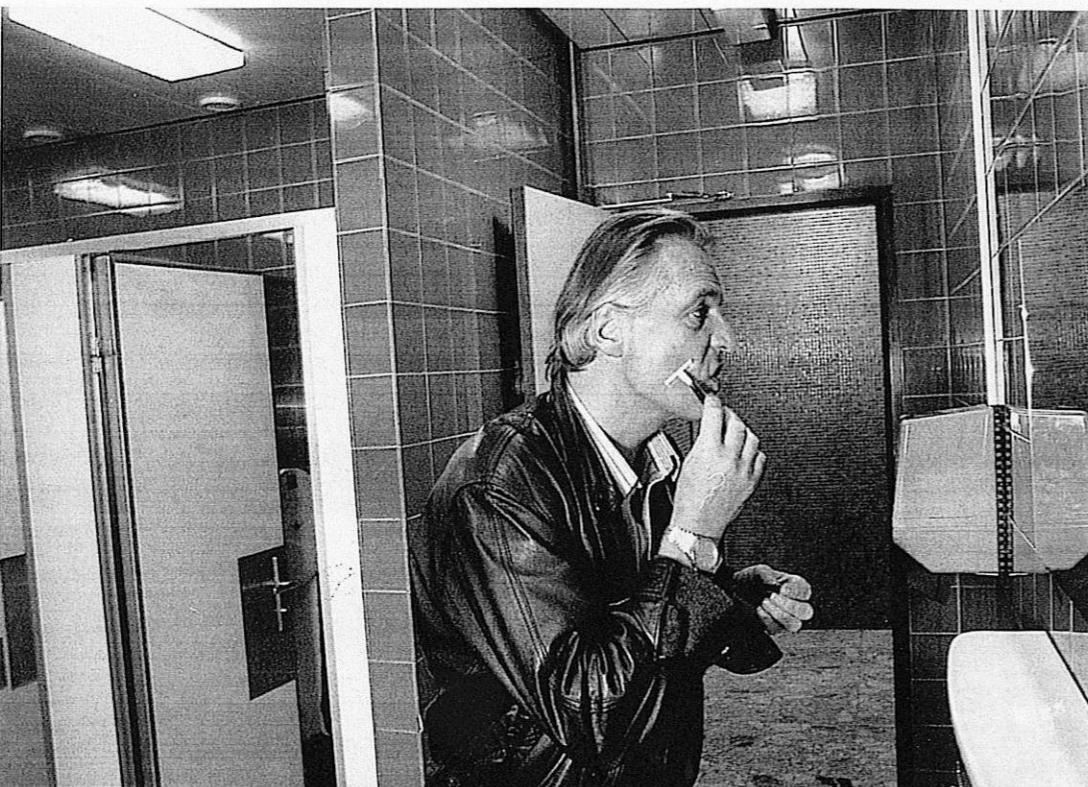
L'humour est gratuit, heureusement pour Henri. Après s'être rasé dans les toilettes du Buffet, le voilà dans sa penderie royale, une consigne à sous métallique défaillante qu'il a repérée il y a peu. Toute sa vie matérielle tient en deux cornets Migros. Un pour le linge sale, l'autre pour les caleçons propres. Henri tente de se changer discrètement mais, manque de chance, une dame âgée... elle s'engage puis rebrousse chemin, horrifiée de tomber sur un exhibitionniste...

Henri ne se démonte pas et poursuit: «Je me douche et je lave mon linge au Carré (un centre qui dépend de Caritas); là-bas, on nous offre un repas du soir gratuit.»

La banque, il va y passer, c'est vrai, pour retirer... 10 francs tout neufs!

Qu'il glisse dans sa pochette-banane avec tous ses papiers. Henri n'est pas un faux pauvre. Simplement, il pense n'avoir pas droit aux allocations chômage et vit depuis dix-huit mois sur de maigres économies. «Il me reste encore 1027 francs. Mais vous savez, ça m'arrive d'avoir envie de tout claquer pour faire une bonne bouffe!»

Avec 10 francs, à Genève, on ne va pas bien loin. De quoi s'offrir un café, des cigarettes, et trois décis de temps en temps pour faire chauffer les sentiments. Men-



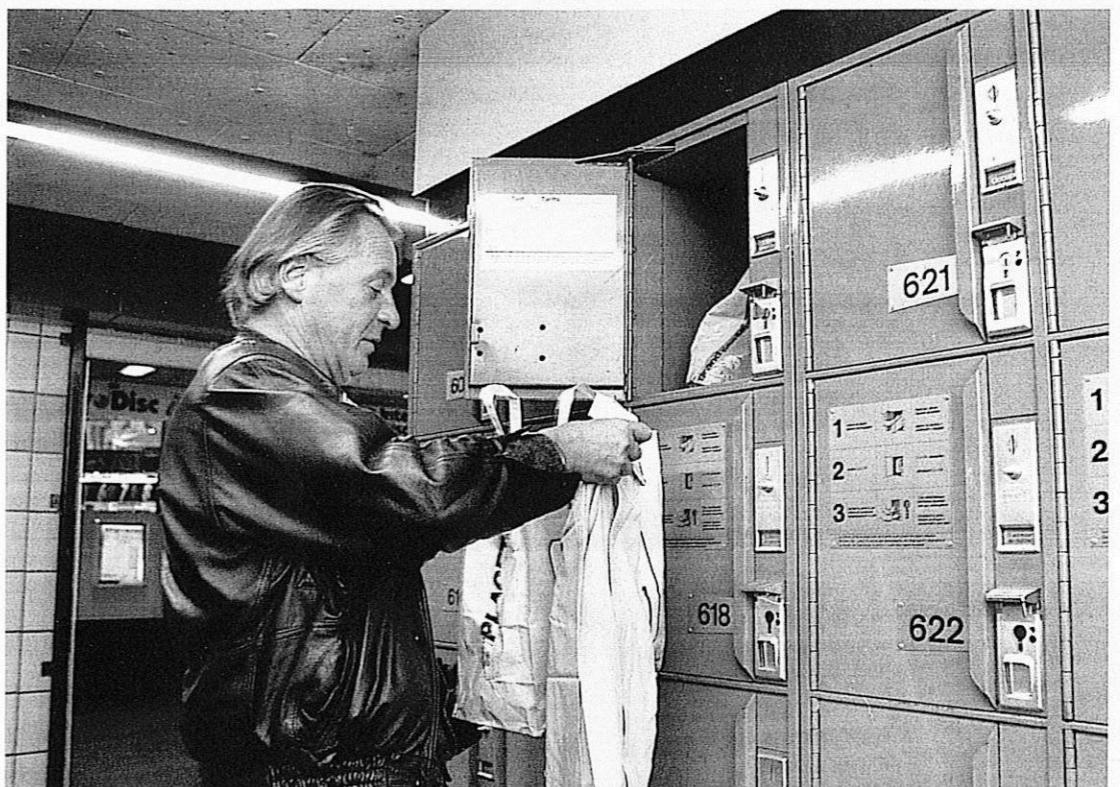
7 heures

Rasage matinal dans les toilettes du Buffet de la Gare (1re classe)!



12 heures

«Qui lit dîne». Henri passe ses journées à la Bibliothèque municipale. Au moins, il fait chaud!



8 heures

Il se change à son armoire Louis XIV.



18 heures

Avec un copain d'infortune. Retour au froid et à l'errance.

dier? «Non, je ne peux pas! Mais ça m'arrive de ramasser les mégots de cigarettes aux abords des grands hôtels!»

Il y a un mois, Henri s'est quand même résolu à frapper à la porte de l'Hospice général, le service d'assistance sociale du canton. Il n'a pas été au bout de sa démarche. La paperasse administrative a rebuté son côté valaisan sauvageon, mais, surtout, le fait que l'argent donné n'est pas gratuit. Le jour où l'assisté retrouve un travail, il doit rembourser! «Et comme j'ai déjà une grosse ardoise... cela ne vaudrait même plus la peine de retravailler!»

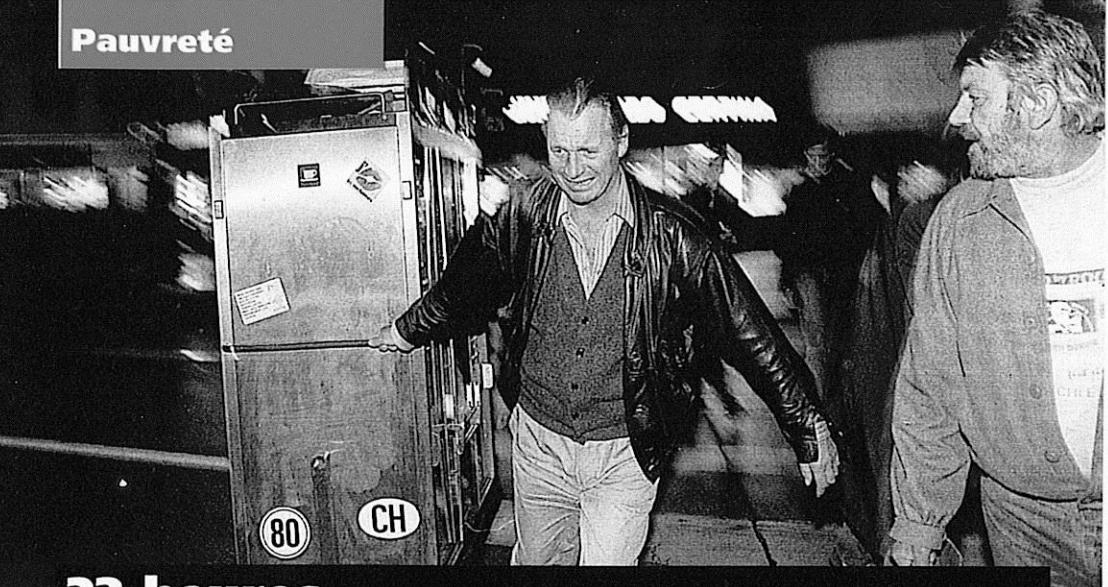
Nous voilà dans les rues de Genève. C'est en marchant qu'on tue le temps. A regarder sous les souliers d'Henri, il a pas mal de meurtres aux semelles. Le Carré organise bien des journées de travaux manuels rétribuées, mais Henri préfère la solitude et l'espace.

Nous passons devant la Brasserie Lipp. Un regard en biais aux yuppies genevois attrablés et aux huîtres de Bretagne qui s'étalent sur le menu. Henri s'arrête 20 mètres plus loin. Au pied du superbe bâtiment vitré de la bibliothèque de la Cité. «Qui lit dîne, et en plus c'est chauffé» sourit-il, jamais à court de bons mots. Il va y passer l'après-midi à se repaître de journaux et de revues. «Je vais devenir cultivé», lance-t-il, avant de hurler au scandale en passant devant la manchette du journal qui cite la grève des fonctionnaires.

A 18 heures, Henri a rendez-vous avec Maryse et Eddy Nussbaum. Un couple hors du commun qui nourrit trois fois par semaine les sans-abri dans les sous-sols de la gare Cornavin.

A leurs frais et à l'aide de quelques dons. Henri en profite, bien sûr, mais donne aussi un coup de main pour préparer salades ou sandwiches, et dissuader certains profiteurs de repartir avec deux cornets. C'est lui qui tire le chariot offert par l'Hôpital cantonal.

«Je peux crever sur le trottoir, l'Etat me ramassera comme une poubelle!»



23 heures Gare Cornavin. Henri aide à tirer le chariot d'un couple qui offre boissons et nourriture aux plus démunis.

Next stop, Cornavin cour des miracles. A partir de minuit les pauvres sortent de l'ombre. Les sans-abri mais aussi ceux qui vivotent avec l'AI ou l'AVS. Ils s'asseoyent, souvent intimidés, boivent un café, mangent une soupe chaude ou un sandwich, et repartent avec un cornet de victuailles. Les paumés, drogués, pauvres ou simples blessés de la nuit, donnent à la gare une touche fellinienne.

«Ils étaient environ quarante en août, raconte Eddy, ils sont soixante aujourd'hui.» Certains dorment dans les recoins du parking chauffé. «L'autre jour, j'ai même découvert une famille avec deux enfants qui dormait dans leur voiture. Le mari en fin d'allocation chômage ne pouvait plus payer le loyer de 1500 francs. Ils ont pris un abonnement au parking!»

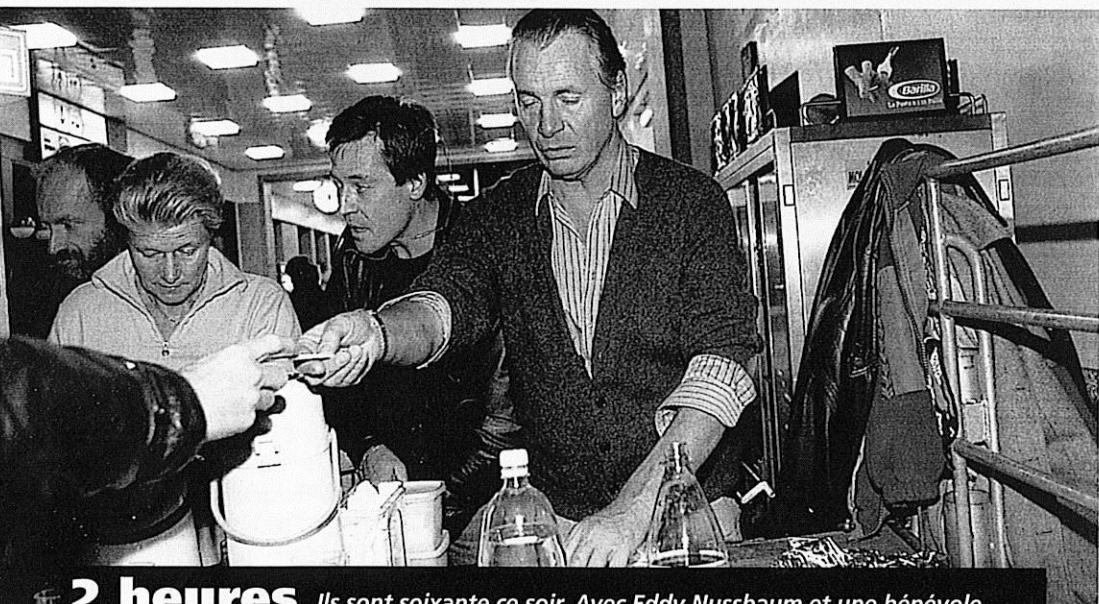
Les Nussbaum craignent l'hiver. C'est pour cette raison qu'ils mettent les bouchées doubles pour obtenir l'autorisation des services publics d'amarrer une péniche le long du Rhône. Pour l'instant, le Département des travaux publics a dit non. Mais on leur propose d'ouvrir provisoirement un abri PC pour loger tous les Henri de la nuit.

Il est cinq heures du matin. Eddy, Maryse et les autres bénévoles ont rangé les derniers ustensiles. Les pauvres se sont éclipsés, le ventre et le cœur un peu plus gonflés. Bientôt, le sous-sol de la gare retrouvera sa vocation diurne de galerie marchande.

Henri n'a plus le temps de rejoindre son immeuble. Le soleil se lève dans deux heures, alors il dormira ce matin sur un banc dans le quartier des Grottes.

Au bout de sa nuit, Henri s'accroche à l'idée qu'il devrait y avoir une lueur. «Je crois encore à l'idée de retravailler. Si non, je retirerais ma caisse de pension (il est double national). Et je quitterais définitivement ce pays!»

— P. B.



2 heures Ils sont soixante ce soir. Avec Eddy Nussbaum et une bénévole, Henri veille à une distribution équitable.

«Je n'ose plus dire que je suis né en 1943!»

Aide sociale: demandes en hausse

Henri vit à Genève mais son histoire pourrait se dérouler à Lausanne ou Zurich. Pour l'Hospice général, il échappe aux statistiques. «Il est vrai que nous ne savons rien de ceux qui refusent d'entrer dans tout processus social», reconnaît Christine Boyer, chef de service. Si l'Hospice n'a pas encore enregistré une hausse trop importante de demandes

d'aide, la progression est là: 4139 dossiers traités en 1991 contre 4418 à mi-octobre. Chômeurs en fin ou sans droit, mères seules, mais aussi ceux qui gagnaient bien et se retrouvent avec 1600 francs par mois.

«L'assistance sociale n'est pas la panacée. L'assisté doit rendre des comptes et participer à des programmes de réin-

sertion. Pas facile non plus moralement pour les assistants sociaux d'exiger d'un chômeur ses quittances de loyer.»

A Carrefour, quatre lieux d'accueil de 80 places avec gîte et couvert gratuits, Noël Constant, éducateur, est catégorique: «On est complet! Un avocat, un médecin et un ancien patron de bistro viennent même d'arriver!»

— P. B.